

# The Weekly Louisianaian.

TERMS—\$1 00 PER ANNUM.

"REPUBLICAN AT ALL TIMES, AND UNDER ALL CIRCUMSTANCES"

(SINGLE COPIES—5 CTS)

THE ADVOCATE OF THE RIGHTS OF MAN.

VOLUME 12.

NEW ORLEANS, LOUISIANA, SATURDAY, APRIL 1, 1882.

NUMBER 15.

## LE LOUISIANAIS.

SAMEDI, 1er, AVRIL 1882.  
LETTRE DE L'AVOCAT GÉNÉRAL BREWSTER.

L'Avocat Général Brewster, adresse, à Mr. Dallas Saunders assistant avocat de district pour les Etats-Unis à Charleston, une lettre par laquelle il fait comprendre sa détermination à poursuivre et à punir ceux, (les plus influents et les plus respectables) qui ont commis des délits politiques. Il demande à Mr. Saunders, de donner connaissance de ses intentions à M. Milton.

"Je désire, dit-il, que M. Milton soit instruit, de poursuivre immédiatement, les personnes les plus importantes, qui ont été mêlées dans ces attentats contre l'honnêteté des élections. Je dis, que les personnes les plus hautes, et les plus responsables, sont celles que je désire voir poursuivre et punir les premières. Il n'y aurait pas d'exemple si quelques individus insignifiants étaient pris. Ceux-là, qui sont les plus marquants dans la communauté, et qui se sont aventurés à violer la loi, et ont encouragé d'autres à le faire, sont les premiers qui doivent être poursuivis, et s'ils sont trouvés coupables, qui doivent subir une punition exemplaire. Alors les choses changeront et les votants pourront déposer leurs ballots à l'avenir, selon leurs convictions, de peur de sur un compte exact des votes, et se rendre gaiement à un résultat honnête.

"Je suis au plus sérieux à ce sujet, car j'ai entendu dire, et je ne puis y croire, que dans la Caroline du Sud, ceux qui subiraient les peines de la loi, ne seraient que des individus insignifiants et obscurs. Ce ne sont pas des poursuites de ce genre que la justice demande. La maison de Cour, la Cour Criminelle ne doit pas être la Cour des pauvres seulement.

"Ceux qui violent la loi, et surtout celle du suffrage, doivent subir les conséquences de leurs mauvaises actions, et ressentir les terreurs de la loi. J'ai relu ma lettre jusqu'à cet endroit-ci, et ne trouve pas un mot à enlever, rien qui doit être modifié, mais au contraire, je suis tout à fait sérieux sur tous vos points.

"Vous êtes un Démocrate, et sans aucun doute, vous sympathisez avec votre parti, et je vous parle avec un peu plus de vigueur, parce que vous êtes un Démocrate, et à cause de nos relations de bonne amitié. Je désire exprimer mes sentiments Républicains sur ce sujet mais indépendamment de cela, je tiens à démontrer emphatiquement l'importance, qu'il y a à ce que les deux partis aient d'égales chances. Il faut que les chances soient égales partout.

"Il n'y aucun jugement, soit de la volonté du peuple, qui n'est contrôlé par la force et la violence, et j'insiste pour que les Démocrates et les Républicains se posent carrément contre les abus qui empêcheraient un vote libre et un usage loyal du "Ballot-Box".

"Je désire que Mr. Milton, prenne bien connaissance de mes intentions, et si ce n'était pas, que de lui écrire donnerait l'apparence d'un reproche officiel, je lui aurais écrit directement. Je ne le destituerais pas, et par conséquent, ne lui écrirai rien, même dans les termes les meilleurs, qui pourraient donner une couleur à l'imputation qu'il n'a pas fait son devoir, car j'en crois, comme le public croit, qu'il fera son devoir.

Je suis avec respect, votre ami,  
BENJ. HARRIS BREWSTER.  
Dans sa réponse, datée du 21 mars, M. Saunders dit:  
"Qu'il envoie une liste des cas qui ont été choisis pour la Cour

Criminelle. Quant il arriva à Columbia le mois passé il reçut des instructions de Juge Milton, pour choisir les principaux cas. Vous verrez dit-il, par la liste, quels sont les hommes que nous nous proposons de poursuivre. Ce sont les directeurs d'élections, à l'exception de ceux du comté de Barnwell, nous avons un cas du comté de Sumter, contre le "Board de Cantonniers."

Non nous exprimons de faire droit à la demande de plusieurs de nos lecteurs en continuant la reproduction de l'article de M. J. Gentil, "Les Noirs et le Catholicisme;" article délié à Mr. Aristide Marie :

"Oni le moment est favorable pour parler de ces choses, et d'autres choses encore. Il n'y a pas de bruit dans les rues, dans les clubs et dans les assemblées. Les politiciens dorment, dînent ou digèrent. L'honneur est calme, raisonnable et sensé, sans passion, sans violence, et propice à l'émission de toute bonne pensée ou de toute pensée de vérité et de conciliation. On peut se parler, sans seigneur et sans injure, causer comme des amis ou discuter comme des hommes. D'autant plus, paraît-il, que le gouvernement d'Etat, avec ses officiers, ses cartons et ses commis, a pris le train pour Baton Rouge, la nouvelle capitale de la Louisiane! Mais la Nouvelle-Orléans ne se la monte pas, tandis que Baton Rouge, qui a déjà le Refuge des aveugles, le Refuge des insensés et le Refuge des individus qui ont en des malheurs judiciaires, se jubile à la vue de son Capitole ressuscité. Ce Capitole avait eu moins de chance que celui de Rome, qui ne fut ni pris ni brûlé."

La Nouvelle-Orléans, croyons-le aussi, est le lieu convenable pour parler et pour écrire. C'est un centre, un peuple, presque le tiers de la Louisiane. La Nouvelle-Orléans n'est point en dehors de la civilisation et du progrès. Quatre grandes voies ferrées y aboutissent. Le Mississippi la baigne. Son port reçoit les navires et les produits du monde entier. Est-ce que sa situation géographique ne l'appelle pas à de hautes destinées commerciales, et demain, quand les deux Océans seront mariés, quand l'Amérique du Sud sera entrée dans la vie et le mouvement modernes, la Nouvelle-Orléans ne se développera-t-elle pas d'une façon prodigieuse? En attendant, telle qu'elle est, bien qu'un peu déçue de sa splendeur passée, car les révolutions, même celles qui vivifient et renouvellent, font toujours momentanément une certaine quantité de ruines et de débris, la Nouvelle-Orléans compte encore parmi celles qui existent, qui travaillent et qui vivent. Et son existence n'est pas entièrement ou absolument matérielle. L'esprit, qui a ses droits, y prend la parole, et la pensée, qui n'est muette en aucune ville libre des Etats-Unis, s'y manifeste sous plus d'une forme et pas toujours sans éclat. Il y a des savants, des orateurs, des littérateurs et des artistes à la Nouvelle-Orléans. Il y a des sociétés, qui ne sont pas toutes futiles, et des groupes d'hommes, qui poursuivent consciencieusement un but élevé et généreux. Son Athénée n'est pas le cimetière des lettres. Car s'il est vrai, comme on l'a dit, que "le musée est le cimetière des arts," on n'en peut pas dire autant des Athénées, tout au moins d'une façon générale. La Nouvelle-Orléans chante ainsi. Et ceux qui chantent, poètes et musiciens, depuis Linns et Orphée, non seulement ne sont point de méchants gens, mais sont bien plutôt des bâtisseurs de villes, des civilisateurs et les véritables fils des dieux. La musique, qui est la parole transformée en harmonie, est également une haute et sublime pensée. Aussi, si nous voulions

nous rendre compte du degré de civilisation d'une ville, c'est pour nous servir du vieux langage, par Euterpe et Polymnie que nous la jugerions. Les pianos, toutefois, sont d'assez vilains meubles et désagréables au bout des doigts expérimentés. Disons également, pour bien comprendre et bien expliquer la Nouvelle-Orléans, que cette ville, malgré son phibissant aspect d'étrangers, n'est pas exactement la ville du cosmopolitisme, ou tout au moins, que son cosmopolitisme a un caractère tout particulier et nullement brutal. L'étranger qui y vient, qui y reste, le Français surtout, et généralement le Français du Midi, s'y familiarise et s'y naturalise tout naturellement. Il a trouvé ou retrouvé Bordeaux. Et s'il ne possédait pour toute langue que le ga-con, qui est la première langue sortie de la Tour de Babel, il ne serait ni perdu ni dépayré dans la Cité de Beauville. Pâtres, marchands, bouchers et laitiers lui donneraient la réplique. Mais ces hommes venus de loin, de la bas, industriels et laborieux, intelligents et liants, sympathiques et causeurs, ne nuisent point à l'esprit et au tempérament du milieu dans lequel ils entrent. Leur influence, en tout, est positive, et pour ne parler que de la question qui nous préoccupe en ce moment, nous n'aurions rien d'étrange en constatant que la cause de l'affranchissement des noirs et des hommes de couleur leur doit beaucoup. Quelques uns d'entre eux, par leur fils, ont été des préparateurs. Car, aux jours de l'esclavage, s'ils ont commis la faute ou la faiblesse de la mieducation, ils l'ont rachetée par l'adoption, par l'éducation et par le ciel de France. C'est pourquoi, plus haut, nous disions que la Nouvelle-Orléans est encore bien française. Et elle aurait tort de s'en défendre. Le sang celtique n'a jamais déshonoré aucune race. Quant au peuple de la Nouvelle-Orléans, celui qui est natif, natif d'hier ou d'avant-hier, mais qui est, lui aussi, dans le fond, plus français que german, il possède assurément des qualités qui plaisent; qui forcent à la sympathie, et qui sont, autant les qualités du cœur que de l'esprit. Ce peuple est vif, intelligent, sensible et passionné. Il a de la poésie et de l'enthousiasme. Il a de la bravoure et de la générosité. Que s'il est parfois un peu vain, il est au moins, par sa hardiesse et son courage, prouvé que sa vanité n'est qu'une forme ou une expression de l'orgueil, ou du sentiment de soi-même. Son seul défaut, souvent, avec celui qui consiste à agir à la légère, est de manquer de pertinacité. Le Louisianais n'achève pas toujours l'œuvre commencée, et parfois commencée avec précipitation, sans que le raisonnement en ait prévu les côtés faibles ou les côtés impossibles. Sa méthode peut être défectueuse, mais son cœur. Le cœur est bien placé chez cet homme, et toujours chaud. C'est pourquoi s'il commet des erreurs, s'il a ou peut avoir des préjugés, le Louisianais n'est insensible à aucune vérité et à aucune justice. Il peut bravement se débarrasser de l'erreur et s'affranchir du préjugé. Qu'il voie, et il est convaincu; qu'on lui fasse voir, et il se rend à l'évidence. Mais c'est par le sentiment qu'il triomphe. Car il est de ceux qui sentent l'idée, et ceux-là sont généralement les meilleurs. Quant à ceux qui ne le connaissent pas, qui le jugent de loin ou superficiellement, c'est à dire sur certains détails et d'après certaines apparences, ils se tromperaient beaucoup en ne le mettant point au nombre des hommes privilégiés par la race, par le caractère, par les aptitudes et par les facultés. Son plus grand malheur—et il n'en est pas la cause—est d'être né, et d'avoir vécu à l'heure de l'esclavage des noirs.

L'esclavage est une calamité pour le maître aussi bien que pour l'esclave. Il fausse l'esprit, le cœur et les mœurs. Il relève l'homme de la plus haute et de la plus sérieuse responsabilité de l'homme, celle du travail, et il vous induit à croire à une société de droits inégaux, de devoirs non partagés et d'aristocratie imméritée. La famille entière, enfants et femme, s'en ressent. Car nous sommes tous esclaves et maîtres, grands et petits, riches et pauvres, d'une race ou d'une autre race, solidaires dans le mal comme dans le bien. L'esclavage rend en corruption l'injustice ou l'iniquité qui l'a fait concevoir. Mais si la Louisiane, tout en n'ayant point créé l'institution mauvaise, doit cependant porter sa part de responsabilité dans l'institution subie, il est nécessaire de constater un début, avant d'aller plus loin, et pour que nous n'ayons plus à revenir sur ce point d'histoire passée, que la Louisiane plutôt entraînée dans la guerre de la Confédération, voire même forcée, que librement et volontairement engagée dans cette aventure, est peut-être l'Etat du Sud qui ait le moins songé à la défense d'une institution plus vaincue ici que partout ailleurs. Ses généraux, ses officiers et soldats, chevaleresques au premier degré, ne se sont pas battus et ne sont point morts pour perpétuer ce que les hommes de cœur et les héros ne cherchent jamais à perpétuer. C'est l'idée d'une indépendance nationale et d'une patrie à part qui les a presque tous dominés. Le droit des Etats leur semblait un droit supérieur et sacré. Aussi, un lendemain de la défaite, s'ils ont continué à protester, et sans doute avec plus de sincérité que de politique et de raison, ce n'est point contre l'affranchissement des noirs qu'ils ont protesté plus ou moins énergiquement. Le fait accompli leur paraissait tout naturel et juste. N'était-ce point un léger sacrifice, et ne comprenait-on pas que l'affranchissement était mutuel? Et maintenant, à cette heure de bien des oublis, mais quand la nation est reconstruite et pourrait au besoin achever l'œuvre de réparation par l'œuvre d'indemnité, croyez bien que ce mot, s'il est prononcé au Congrès, ne le sera jamais par la Louisiane ou par un représentant de la Louisiane.

Tel est ce peuple. Et nous ne craignons point de lui rendre pleine et entière justice. Pour lui, il ne craint pas qu'on lui dise la vérité. N'est-il pas disposé à l'entendre? Que s'il ne l'était pas, ce que nous croyons point—c'est que les hommes de politique et de journalisme, plus soucieux de préjugés que de vérités, aimant les erreurs, les confusions et l'eau trouble où l'on pêche n'aurait pas fait, depuis vingt ans, des efforts intelligents et sérieux pour sortir notre esprit de l'équivoque obscure et l'éclairer à la lumière une honnête sagesse et d'une raison supérieure. Ils auraient été les hommes du cœur étroit, de l'esprit sans évocation et de l'intérêt personnel. Ils auraient manqué de patriotisme. Américains de nom, démocrates sans démocratie, républicains sans république, ils auraient criminellement lésé et trompé le peuple. Et il serait temps de faire leur procès et de les condamner. Car le peuple veut voir, veut savoir et veut marcher par le droit chemin de la justice. Il est las des détours, des fausses marches et des lenteurs qui ne le rapprochent point du but. Ne se croit-il pas souvent la victime de plus d'un malentendu, et aurait-il absolument tort d'avoir cette croyance?

Où, le moment et le lieu nous paraissent favorables. C'est pourquoi, le dernier ouvrage du Dr. Alfred Mercier étant sous nos yeux—l'Habitation Saint-Yves—nous commuepons. Nous écoute qui voudra, nous lira qui voudra nous lire."

—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

PULLMANN.  
Commenté le 26 Novembre.  
LES  
NUITS DE LA MAISON DOREE.  
PAR  
PONSON DU TERRAIL.  
IX.

Madame la marquise de Guébrigny était une femme d'environ quarante ans, grande, mince, très-pâle, et dont la démarche fatiguée, le regard mélancolique et toute la personne trahissaient une maladie incurable.  
Madame de Guébrigny était phthisique.  
—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.  
—Oh! tais-toi! fit la jeune fille effrayée, tais-toi, mère...  
La marquise reprit :  
—Je l'ai interrogé sur mon état, et je l'ai supplié de me dire la vérité; et le docteur m'a répondu...  
—Mon Dieu! murmura Blanche en pâlisant.  
—Je ne suis point condamnée, mais je suis très-malade.  
—Oh!  
—Il est possible que je triomphe du mal, mais il est possible aussi que le mal soit le plus fort... ne m'interromps pas... Et alors, mon enfant, si je viens à te manquer, si Dieu m'appelle un jour à lui, il faut que tu aies un protecteur, un soutien, une étre qui t'aime comme je t'aimeais...  
—Ah! mère, mère... murmura Blanche de Guébrigny, dont les yeux s'emprirent de larmes, mère, tais-toi! tu me fais mourir...  
—Sois forte, mon enfant, continua la marquise, et écoute-moi jusqu'au bout.  
—Parle, mère.  
—Je veux te marier, mon enfant. Blanche se leva vivement et comme effrayée.  
—Je veux, reprit sa mère, te trouver un mari affectueux, loyal et bon, un homme du monde, un homme de cœur, qui passe sa vie à tes genoux et te rende la plus heureuse des femmes.  
—Un homme qui m'épousera pour ma dot, fit la jeune fille d'un ton de tristesse ironique.  
—Tu es folle! Tous les hommes, mon enfant, ne se livrent point à de hontes et bas calculs.  
—Oh! comment le savoir?  
—Ecoute, dit encore la marquise. Je connais un jeune homme charmant et distingué, presque aussi riche que toi, et qui, j'en suis certaine, t'aimerait ardemment.  
—Blanche étouffa un léger cri.  
—Dirais-tu vrai, mère?  
Et puis il lui passa par la tête une idée étrange et folle. Elle se souvint de ce jeune homme pâle et désespéré qu'elle avait entrevu le matin.  
—Et ce jeune homme, où est-il? demanda-t-elle.  
—En province.  
Blanche courba tristement la tête.  
—Ah! fit-elle.

—Il est même ton parent éloigné, reprit la marquise.  
—Mais qui donc, alors?  
—Tu ne l'as jamais vu. Mais je le connais, moi; il est charmant... Blanche se tut.  
—Mon enfant, continua madame de Guébrigny, nous touchons à la fin d'avril, c'est le moment où nous quittons Paris.  
—Allons-nous à Vichy cette année? demanda Blanche, qui espérait détourner la conversation.  
—Non, mon enfant.  
—Et où allons-nous donc?  
—Passer un mois chez la baronne de Saubert, ma cousine au second degré, et la mère du jeune homme dont je te parle. Nous partons ce soir.  
—Mais, ma mère...  
La marquise prit dans ses deux mains la blonde tête de la jeune fille.

—Ma chère Blanche, lui dit-elle, j'attendais ton retour avec impatience.  
—Ah! mère, tu sais bien que je reviens du bois à peu près à la même heure tous les jours.  
—C'est vrai; mais, aujourd'hui, j'avais hâte de te voir...  
Et la marquise caressa de la main les boucles ondulées de la chevelure de Blanche.  
—Bonne mère! fit la jeune fille en l'embrassant.  
—Oui, reprit la marquise, j'avais hâte de te voir.  
—Comme tu me dis cela, mère! —Nous avons à causer.  
—Eh bien! causons...  
—Sérieusement, mon enfant.  
—Mon Dieu!  
—Blanche, mon enfant, le docteur Postal sort d'ici.  
La jeune fille tressaillit.  
—Le docteur est un grand médecin, mon enfant, et il se trompe rarement.<